

LETTRES A MONSIEUR PARGAS.*

VI

Mon cher Pargas,

J'ai passé une après-midi agréable, dans un jardin, à l'ombre des palmiers. Ces arbres toujours me donnent l'impression du bonheur dont les fruits sont trop hauts pour que les puisse atteindre ma main. Et que j'aime à voir, près de moi, sur le sol, leur hésitante image balancée ! Quelqu'un de nous a dit : le palmier c'est l'oncle de l'homme. Quand Dieu l'eut créé, la miette qui restait il la jeta à terre et elle devint le palmier. Légende délicieuse du pays du café ! Car nous en bûmes dans des tasses minuscules qui donnaient le goût des songes. En face de moi était assis un cheikh vénérable, ainsi qu'un vieux khalife, qui souriait et caressait sa barbe d'argent filé. Je croyais voir Bokhâri de Djohôre dont nous parlâmes toute l'après-midi. Il y avait autour de nous et sur nos têtes le vent comme un gamin qui jouait dans les arbres. Mais tout était tranquille comme l'eau entre les pierres et cette grande religion de l'Islam dont le charme m'a gagné. Je rêvais, à mon aise, à d'autres «jardins délicieux où coulent plusieurs fleuves, pleins de fruits et d'herbages de diverses couleurs et qui vont aux villages sur le bord de la mer».

Quand donc aurons-nous, pour le lire, une bonne traduction du Koran ? Plusieurs déjà, pleins de zèle, s'y sont en vain essayés.

La première traduction du Koran, en langue occidentale, est celle éditée, en latin, par Théodore Bibliander en 1543. Elle fut composée en 1143 par un Anglais Robert de Retina et un Allemand Herman de Dalmatie sur la demande de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Une seconde version latine par le père Louis Maracci, parut à Padoue en 1698. Elle comprenait le texte original accompagné des commentaires d'un esprit trop souvent irrespectueux, qui s'est complu à «malhonnêtement exagérer les faiblesses de Mahomet».

Au XV^{me} siècle fut publié un Koran en espagnol par Johannes Andrea du royaume de Valence qui de Docteur musulman était devenu prêtre chrétien. Il traduisit aussi les six livres de la Sonna, recueil authentique des traditions et sentences du Prophète, que pieusement rassemblèrent six illustres docteurs de la religion islamique, et dont certainement, Al-Boukhâri est le plus grand.

«Chaque jour, écrit Edouard Gibbon, dans son «Histoire de la Décadence et de la chute de l'Empire Romain», ce pieux auteur

* Οί ἐπιστολῆς I καὶ II τυπώθησαν στὸ φυλλάδιο 37 σελ. 154-159.
» » III, IV καὶ V » » 38 » 329-343.

allait prier dans le temple de la Mecque. Il y faisait ses ablutions avec les eaux du Zemzem ; il déposa successivement ses pages sur la chaire et le tombeau de l'apôtre, et les quatre sectes orthodoxes des Sunnites ont approuvé l'ouvrage». Il mourut l'année 224 de l'Hégire.

Une version italienne du Koran par Andrea Arrivabene parut à Venise en 1547. Elle est très peu fidèle. Une autre, toute récente, par Acquilo Fracassi, à Milan en 1914.

J'ignore s'il en existe en grec. Mais il serait bien surprenant que vous n'ayez pas été, Pargas, tenté de connaître le livre de vos voisins. C'est aussi l'avis de l'auteur de l'article du numéro de la revue «*The Moslem World*», de Juillet 1915 que m'a si obligeamment prêté le fin conservateur de la Bibliothèque d'Alexandrie, M. Combe, et où j'ai trouvé la plupart de ces renseignements.

J'ai su, depuis, par l'aimable secrétaire du Conseil des Ministres, S.E. Ahmed Zéki Pacha, qu'il faut toujours consulter sur la littérature arabe, que le Koran avait été traduit en grec par Gérassimos Pentakis, qui, né à Alexandrie, étudia l'arabe au Caire. Sa version parut à Athènes chez Anesti Constantinidi en 1878.

Il est aussi probable qu'une autre traduction grecque a été publiée à Constantinople, mais le «*Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*» édité dans cette ville ne la mentionne pas.

Il y a, en français, la traduction de Du Ryer qui, bien que la plus ancienne est celle que je préfère. Elle date de 1647 et fut imprimée à Paris. Celle de Savary, 1783, celle de Kasimirski, 1840 et celle de Pauthier, 1852. Garcin de Tassy a réédité celle de Savary en 1825. Il en existe une autre de Mouradgea d'Ohsson. Malgré ses négligences, ses omissions et même ses apports, la traduction d'André Du Ryer, sieur de la Garde Malezair, consul en Egypte, reste décidément la meilleure, encore qu'elle ne vaille pas celle que George Sale a publiée en anglais en 1734 et dont Th. Arnold donnait une version allemande dès 1746. Je ne comprends pas qu'on ne l'ait pas encore traduite en notre langue alors que celle de Du Ryer était transposée en Anglais par Alexander Ross en 1688.

«Par l'éclat du matin et la nuit lorsqu'elle devient sombre, ton Seigneur ne t'a pas quitté, ton Seigneur ne t'a pas trahi. En vérité la vie qui vient sera pour toi plus douce que celle d'aujourd'hui. Car ton Seigneur te donnera la récompense qui te plaît. N'étais-tu pas un orphelin dont il a pris le soin ? N'étais-tu pas errant dans l'erreur et ne t'a-t-il pas guidé vers la vérité ? Et ne t'a-t-il pas trouvé pauvre et ne t'a-t-il pas enrichi ? C'est pourquoi n'opprime pas l'orphelin et ne repousse pas le mendiant. Mais reconnais la bonté de Dieu». J'ai pris dans Sale, l'homme qui a le mieux connu le monde musulman, ce passage au hasard, que je vous donne mot à mot, le même qu'a mis en vers anglais Richard Burton en 1866. Mais la poésie de Burton ne vaut pas la prose de G. Sale, bien préférable au chapitre correspondant de Du Ryer qu'il appelle le cha-

pitre du Soleil levé. Et, qu'est-ce, l'une et l'autre version et la mienne, auprès de cette mélodie si berceuse, de cette mélodie qui montait si pure des lèvres du vieux juge récitant des versets, sous les arbres de cette après-midi, dans l'ancien parc de mon ami, le pacha musulman. Il ne faut pas le lire, il faut entendre le Koran. «Toute la littérature arabe, écrivait Scaliger, dans son épître à Casaubon, y est contenue».

On me dit que tout n'est pas de la même hauteur ; et qu'importe ? N'est-ce pas pour le Prophète que Suarès a écrit dans ses «Images de la Grandeur» : «Tu n'es jamais si beau que lorsque tu déclines : car tu ne descendrais pas si tu n'étais allé si haut». J'ai mis, comme le veut Savary, «ma confiance dans le Dieu du matin». «Il est clément et miséricordieux. Il aime ceux qui ont l'âme nette. Il ne me déçoit pas, il ne me trompera pas. Il n'a jamais trompé personne». «Les plus beaux noms du monde appartiennent à Dieu ; priez-le par la beauté de son nom».

Savez-vous, Pargas, jusqu'où s'étend, pour ceux qui la lui demandent sa sollicitude : «Souviens-toi, dit-il, parlant des vrais croyants, souviens-toi comme nous avons élevé la montagne sur eux pour les tenir à l'ombre».

Certes, je pense qu'on n'oserait pas dire qu'il n'y a pas là de beauté. Et puis, j'aime tant l'ombre et m'y asseoir, dans ce pays lumineux, au bord de cette mer de saphir oriental.

Ajamy, Ajamy, Ajamy, quand je vois
Les nuages passer sur ton canal étroit,
Au-dessus de ces bords de palmiers recouverts,
Je ne sais de quels mots te louer dans mes vers !

Aucun lieu de la terre n'offre mieux que mon Mex dénudé une rade propice à la méditation. Ici point de décor inutile, c'est le commencement du désert. La mer, la terre et le ciel : il n'y a plus que l'élément. Mais je l'aimerais moins, il me semble, s'il n'y avait pas le Koran. Il a donné à tout ce peuple qui m'entoure, qui passe sous ma fenêtre avec un chant uniforme, une seule note langoureuse comme une plainte, le goût des choses éternelles et par-dessus tout l'accoutumance à l'idée de la mort.

Le voyageur allemand Niebuhr rapporte dans sa «Description de l'Arabie» qu'il a entendu, dans les montagnes de l'Yemen «les gens du commun et surtout les soldats dire aux personnes qu'ils rencontrent : Yaum el Nour, jour de la lumière, et les autres répondre : Yaum el Kbour, jour des tombeaux». Voilà toute nue dans sa simplicité qui la rend si belle, une image de grandeur digne d'être auprès de celles de Suarès notée.

Ces images, elles abondent dans le livre du Prophète. Sa religion est tout humaine, sa grande inspiratrice, la nature. Il nous la donne constamment pour modèle : «Ne soyez pas superbes, dit-il, vous ne serez jamais si longs que la terre, ni si hauts que les montagnes.» C'est pourquoi il s'est peu écarté de la raison et ne lui a

pas demandé de sacrifices considérables. Il a également, dans une sage mesure, ménagé notre esprit et notre corps.

Je lui sais gré, quant à moi, de m'avoir donné de jolis rêves, de m'avoir dit : «L'homme ne peut mourir avant son heure, et personne ne la peut retarder. O vous qui croyez, honorez et adorez votre Seigneur et faites bien, peut-être que vous serez heureux.»

Incertitude que j'aime, moi oreiller du doute !

Et il a dit encore dans ce chapitre de la Lumière que je voudrais vous citer tout entier : «Dieu éclaire le ciel et la terre comme la lampe qui est dans le fanal de crystal allumée d'huile de l'olivier béni».

Orient ! Porte des rêves, champ du désert illimité !

Lisez aussi dans la version de Du Ryer le livre du Miséricordieux : c'est sans doute le plus beau.

Je vois, Pargas, les nuages descendre vers les monts de Marea. Au bord du lac Mareotis, des poètes latins et des poètes grecs, des hommes de ma race sont venus et ont chanté dans des villas de fête et des bateaux de fleurs les yeux de leur Lydie sous le charme des treilles. Ils ont passé comme ces nuages qui ne portent même pas de nom. Le vent du sud, le chacal ailé du désert, a dévoré leur visage et dispersé les ruines de leurs maisons et les vivants d'aujourd'hui ne se souviennent plus de leurs vers. Mais les paroles du Prophète, qui composent son Livre, on peut les entendre, ici, à chaque instant du jour, psalmodiées par le passant. Elles montent du recueillement de ces plaines comme le chant d'amour de la cigale ou le frémissement du criquet. Elles ont de plus cet enveloppement et cette grandeur qui bercent l'âme et la fortifient. L'homme qui les a composées ne pouvait pas être quelconque. Il maniait une plume de lumière. Ceux qui ont parlé mal de lui ont cette excuse que la passion ou l'ignorance les égarait.

Je suis heureux d'entendre ici, comme à un carrefour, une voix amie, celle du traducteur de l'ouvrage de John Lubbock «Le Bonheur de vivre» : «Un ignorant ne saurait goûter le Koran ou les Védas, parce qu'il ne connaît pas les conditions ni les milieux dans lesquels ces livres sont nés ; il n'en voit que le sens littéral ; il n'en saisit pas l'esprit qui en est la vie et le charme».

«Le style de l'Alcoran, dit George Sale, dans ses «Observations historiques et critiques sur le Mahométisme», est en général beau et coulant, surtout dans les endroits où il imite le langage prophétique et les phrases de l'écriture sainte. Il est concis et souvent obscur ; il est orné de figures hardies suivant le goût des Orientaux. Ce style est animé par des expressions fleuries et sententieuses, et en plusieurs endroits, il est sublime et magnifique. Il est très pur et très élégant étant écrit dans le dialecte de la Tribu des Koreichs qui est la plus noble de toutes les dialectes des arabes. Il est reconnu pour le modèle du langage arabe et les plus orthodoxes croient fonder sur l'Alcoran même, que ce style ne saurait être imité par aucun écrivain humain. Ils regardent cette perfection de

style au-dessus des forces humaines comme un miracle permanent plus grand que ne serait la résurrection d'un mort, et qui est seul suffisant pour convaincre le monde de l'origine céleste de ce Livre».

Dans son «Livre de l'Avvertissement et de la Revision», traduit par Carra de Vaux en 1896, le grand Massouïdi, l'auteur incomparable des «Prairies d'Or», assure, en effet, en parlant du Prophète, qu'il fit pleuvoir les nuées blanches et parler la cuisse empoisonnée... et il fit beaucoup d'autres signes encore ; surtout il apporta le Koran miraculeux et tel que nul homme ne pourrait rien produire de semblable ; c'est par l'évidence de cette impossibilité qu'il a vaincu les hommes et qu'il les a forcés à se rendre».

D'avoir été écrit sur des feuilles de palmier il en a conservé la fraîcheur et la grâce. Il donne encore généreusement à tous ceux qui le lisent le parfum de ses fruits. On peut réellement l'appeler le Livre par excellence, Al-Kitab, tout comme les chrétiens ont appelé Bibliôn, la Bible.

Je crois aussi qu'il a rendu les Arabes meilleurs. «Les Mahométans, en général, écrit encore George Sale, sont si enclins à faire du bien, qu'ils étendent leur charité même jusque sur les animaux».

Et puis il me semble que l'on profite trop de certains crimes isolés pour en accuser toute une race. Par contre, il y a des faits qu'on oublie. «Quand Omar prit Jérusalem en 636, il assura aux habitants, chrétiens et juifs, le libre exercice de leur culte, la sécurité de leurs personnes et de leurs biens. Mais lorsque les Croisés prirent Jérusalem en 1099, il massacrèrent tous les musulmans et brûlèrent vifs les juifs ; 70.000 personnes, dit-on, furent ainsi exterminées en moins de huit jours pour attester la supériorité morale du christianisme.»¹

Quand en 1492, les étendards de Saint-Jacques et de Castille eurent sur les tours de l'Alhambra et de l'Albaycin, remplacé ceux du dernier roi Maure Boabdil, le cardinal archevêque Francesco Ximénès fit jeter aux bûchers de Grenade quatre vingt mille manuscrits.

Ce sont les Arabes qui sauvèrent de la destruction les ouvrages d'Aristote qui leur parvinrent et qu'au Moyen-Age l'Eglise condamnait au feu.

Dire, Pargas, que sans eux et le Romain Sylla, nous n'eussions peut-être jamais connu l'homme dont Kant et Hegel ont pu écrire que «depuis, la science de la pensée n'a fait ni un pas en avant ni un pas en arrière !»

On reproche communément à Mahomet d'avoir encouragé la guerre contre les infidèles. Il est vrai qu'il en a parlé avec avantage et qu'il lui a consacré un chapitre. Mais par une sorte de scrupule

(1) Salomon Reinach «Orpheus» Histoire Générale des religions.

pule qui lui fait honneur comme un remords, ce chapitre est le seul qu'il n'ait pas voulu commencer par l'invocation habituelle : «Au nom du Dieu clément et miséricordieux». D'ailleurs il n'a fait que renvoyer aux juifs et aux chrétiens leurs principes qu'ils détestent si fort chez les autres.

«Le Tout-Puissant, dit un ancien auteur, sait que si quelqu'un de vous meurt, il meurt pour la vérité de la foi, pour sauver son pays et pour la défense des chrétiens; c'est pourquoi il en recevra une récompense dans le Ciel».

Je ne multiplierai pas les exemples que je n'aurais peut-être pas besoin d'aller chercher si loin.

Ils auraient aussi bien fait, ces chrétiens et ces juifs susceptibles, en parlant de Mahomet, de suivre sa réserve lorsqu'il a parlé d'eux : «Souviens-toi de David et de Salomon, qui rendaient la justice dans le camp où les troupes du village étaient entrés la nuit sans bergers...

«Nous avons créé Jésus et Marie sa mère, ils sont signes de notre unité, nous les avons établis en un lieu élevé, où ils se sont arrêtés auprès d'une fontaine.

«Souviens-toi de Marie, de laquelle j'ai béni le ventre, nous avons inspiré notre esprit en elle, et lui avons donné un fils, miracle dans le monde.

«Nous avons envoyé Jésus, Fils de Marie, nous lui avons enseigné l'Évangile, nous avons mis la civilité, la clémence, la chasteté dans le cœur de ceux qui l'ont suivi».

«Qui bien fera, bien trouvera, dit le Prophète, et qui mal fera, mal trouvera. Dieu prend garde à tout». N'est-ce pas une assurance, d'une justice bien humaine? On peut regretter qu'il n'ait été mieux entendu.

Pour moi, je le veux lire et aimer jusqu'au bout, jusqu'à l'heure où je verrai, à l'Occident, se lever le soleil, et quand, par mon nom, Azraël, l'Ange de la Mort, m'appellera.

N'a-t-il pas dit : «La vie du monde est semblable à la pluie tombée du Ciel qui a rafraîchi et fait reverdir les arbres de la terre, et le matin ont été séchés comme la paille que le vent emporte».

«Souviens-toi du jour que les montagnes marcheront et que tu verras la terre unie».

Dans les jours de la vie, les jours heureux, j'imagine une édition rarissime avec le texte original et une traduction parfaite en français. Au frontispice de ce Koran introuvable on verrait le Prophète debout sur les monts du Hedjaz et son Livre à la main. Il s'adresse à la foule des hommes qui se pressent à ses pieds.

Les deux cent cinquante millions de Musulmans qui vivent aujourd'hui, lui tressent, en attendant, une couronne qui n'est pas à dédaigner.

Votre

HENRI THUILE

Avez-vous vu ce petit livre aux étalages d'Alexandrie «De l'Amitié» par Richard Essayie ? C'est un charmant recueil de tous les lieux communs sur ce sujet. L'auteur y a rassemblé la plupart des idées qu'on a émises avant lui. C'est aussi probablement l'histoire de toutes les amitiés célèbres. Je pense bien qu'aucune n'y doit être oubliée. On y aura tout dit sauf ce qu'il fallait dire. Je ne sais pas, Pargas, si vous y avez songé. L'amitié ce doit être une chose tellement délicate qu'on n'en doit pas parler. Je ne crois pas du tout à ces amitiés fameuses dont on a composé des sonnets. Si j'avais un ami je ne le lui dirai pas. Il n'y a rien de si intolérable que ces protestations de dévouement de gens qui se fichent de vous. Si j'avais un ami je le verrais à peine. De temps en temps, quand il serait heureux. Et le plus rarement possible pour que je sache bien s'il m'oublie. Je ne lui demanderais rien pour tous les trésors du monde, mais je lui donnerais ma vie si elle pouvait le faire sourire. Après tout la mort, qu'est-ce, sinon une satisfaction personnelle ?

Si j'avais un ami il ne le saurait pas. Mais, au fait, j'y pense : il se peut bien que j'en ai un.

Voici la saison des mangues. Les aimez-vous ? Quant à moi, que d'années il m'a fallu pour les aimer ! J'ai dû m'y appliquer, y mettre une énergie sauvage. Elles me soulevaient le cœur avec leur goût d'iode. Mais je savais qu'elles finiraient par se laisser prendre, par se donner. Je savoure maintenant avec délices leur fumet inégalable. Seulement elles déchirent mes entrailles je ne puis plus y goûter ; je ne dois plus jouir que de leur langueur orientale. Quelle leçon de sagesse elles me donnent et quelle satisfaction j'éprouve à le constater ! Il y a dans la vie tellement de choses qu'on n'a pas la place de se retourner. Plus on vieillit et plus on s'y attache. Comme à cette bonne terre du Mex si chaude et toute brûlée. Elle me rappelle un poème d'Imroulquâïs que j'ai passionnément aimé : «Un jour, sur la colline de sable...»

Il y a un livre de Mirbeau plein de l'odeur des mangues. De la mangue pourrie, presque putréfiée. «Le jardin des supplices» dont je ne puis sortir.

Comment se détacher d'un livre ou se détacher de la vie ? Quand le fruit est mûr, il tombe. Mais l'homme n'est pas un fruit.

«Le Jardin des supplices», Imroulquâïs, la chair des mangues.. Ah ! laissez-moi, Pargas, et ne me demandez pas de suite. La suite des idées, qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne sais pas plus combien j'ai de microbes dans le corps que d'idées dans la tête. Il y en a d'ailleurs qui sentent si mauvais qu'elles ne doivent pas venir de là. Le monde des idées. Je n'y vois aucun sens. Rémy de Gourmont a essayé de dissocier les idées. Ce sont d'abord les mots qu'il faudrait dissocier. Il sera toujours bien difficile de se faire comprendre et probablement qu'on n'y arrivera jamais. Peut-être que ce

n'est pas nécessaire. «Je vis dans la terreur, affirmait Oscar Wilde, de ne pas être incompris».

Il n'y a rien de nécessaire. Voyez-vous, Pargas, où un mot nous entraîne ? Dès que j'en prends un il m'emporte par la main. Je ne sais jamais quand je pourrai revenir. Il faut craindre les mots et se méfier d'eux. Ce sont des ennemis découverts. Mais notre plus grand ennemi c'est nous-même et toute la philosophie antique a menti. Rien ne me sert de me connaître moi-même si je ne connais pas les autres et tout ce qui m'entoure. Ce n'est qu'en regardant l'univers que je m'y apercevrai.

Il faudra songer, Pargas, à changer la devise du Temple de Delphes.

Mais laissons ce soin à l'avenir qui sera aussi menteur que le passé. Car rien, sous le soleil, ne commence et tout s'y continue.

Votre

HENRI THUILE

LE MEX, 1917

VIII

J'ai vu, ce soir, Vénus descendre sur les montagnes d'Ajamy. Ah ! jamais plus je ne pourrai me détacher de cette terre du Mex à laquelle je me suis accroché comme l'arapède à son rocher. Qui me rendra, quand je l'aurai quitté, l'éclatement du soleil sur les collines de sable ? On me dit qu'un officier anglais vient d'épouser une bédouine. Pourquoi n'épouserais-je pas la mosquée de Dékhéla ?

J'ai lu quelque part, que Dékhéla voulait dire port, asile, refuge. En vérité, nul autre lieu, si bien ne me conviendrait. Vous savez, Pargas, que Dékhéla, c'est le nom du village que je vois de ma fenêtre, le matin, le premier, me sourire à travers la buée. J'y allais, autrefois, dès l'aube, avec mon frère. Mais je n'ai plus le goût d'aucune promenade depuis que mon frère m'a quitté. Que de fois, que de fois, n'avons-nous pas, à l'heure de la prière, écouté la voix du muezzin se mêler à celle de la fontaine, à l'ombre du mandarinier ! La mer illimitée, devant nous, s'étendait lumineuse et sa chanson d'amour venait presque expirer à nos pieds. Souvenirs charmants, souvenirs du passé, que vous me faites trouver le présent plus amer !

Il faudra, Pargas, que vous veniez bientôt voir cette délicate figurine que je me suis procurée. On me dit que c'est une Tanagra. Elle n'est pas de marbre comme l'antipathique Venus de Milo mais de terre, d'une molle argile qui vient peut-être de votre pays, si gracieuse dans les plis de sa robe archaïque, à peine réveillée d'avoir dormi tant d'années, encore songeuse, mutilée, et tout aussi fragile que moi. Qui sait ce qu'elle pense de l'Égypte, cette exilée ?

Dit-elle, comme le passant de l'Anthologie grecque, dont parle le Père Faivre : «Étoile du soir, combien tu as pâli ! »

Je viens de lire l'excellent petit traité que ce Père de la Compagnie de Jésus a publié sur «Canope, Ménouthis, Aboukir». Je n'aurais jamais cru qu'un Jésuite pût présenter un tel réquisitoire contre les chrétiens. On y voit clairement que ces trois bourgades

ont été par eux de fond en comble dévastées. On le savait déjà, mais qu'il est réjouissant d'entendre le Père Faivre nous le dire. N'importe, ce petit livre est délicieux. Il finit sur une heureuse image et je souhaite que l'auteur continue ses recherches et publie un autre traité tout semblable sur cette cote du Mex égale à l'autre en beauté.

Nous sommes évidemment à une époque où les hommes finissent mal mais où les livres finissent bien. Dans le dernier chapitre du «Veau d'or et de la Vache enragée» que nous donne Francis de Miomandre on voit l'étonnant Monsieur Fumades agiter «malgré tout, la torche de l'espoir».

Ce roman de Miomandre forme un ensemble gracieux, au ton badin, ironique et léger qui ne porte pas l'empreinte de la guerre. Il sera d'une lecture agréable et distrayante pour nos soldats dans les tranchées. Je lui préfère, quant à moi, «Le Vent et la Poussière» du même auteur où il m'avait paru retrouver quelque peu l'âme si tendre de notre cher Jean de Tinan.

L'histoire du «Veau d'or et de la Vache enragée» il me semble trop que je l'ai déjà lue dans les «Petits bateaux pour Seringapatam» de René Boylesve.

L'Académie Goncourt nous avait révélé Miomandre en couronnant en 1908 «Ecrit sur de l'eau». Les dialogues d'«Au bon soleil» et «L'Aventure de Thérèse Beauchamps» ne me firent pas oublier le plaisir que je trouvai au «Vent et la Poussière», que je choisis décidément.

Sachons gré à cette Académie Goncourt dont, quoi qu'on dise, le goût est généralement judicieux. N'a-t-elle pas couronné, depuis 1914 «Gaspard» de René Benjamin et le «Feu» d'Henri Barbusse ?

Il est certain que ce sont là les deux meilleurs ouvrages publiés sur la guerre. Je vous ai déjà dit tout le bien que je pensais du «Feu». Mais s'il me fallait absolument avoir une préférence elle serait pour la première partie de «Gaspard».

Les jours passent, Pargas, et la guerre ne finit pas, c'est à se battre la tête contre les murs. Surtout, quand on a cette tristesse de voir tant de gens en profiter.

Votre
HENRI THUILE

LE MEX, 1917.

IX

Vous vous rappelez la recommandation suprême de Mécène à Auguste : «Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même».

Et comment pourrait-on l'oublier cet aimable habitant d'Athènes qui fréquentait au jardin d'Epicure en conseillant de mêler à la sagesse un grain de folie.

«Bien qu'il soit beau comme le jour, et toi plus léger que la feuille, plus irritable que les flots, c'est avec toi que j'aimerais vivre, avec toi que j'aimerais mourir».

Tecum vivere anem, tecum obeans libens.

N'est-ce pas que ce n'est guère raisonnable et qu'il est bien

aisé de reconnaître là le langage de cette folle Lydie blessée des traits de Cupidon. Mais ce qu'elle est charmante et ce qu'elle a de grâce ! «La riante jeunesse aime le myrte vert».

Décidément, plus je relis ces Odes d'Horace et plus je m'y délecte. C'est à la fois Théocrite et Virgile, «le vin fort et vigoureux du Cécube, versé, comme le dit René Pichon, dans un beau vase athénien».

«J'en veux perdre la raison. Où sont les flûtes de Bérécynthe ? » Hé ! qui le sait où jouent les flûtes divines de la montagne de Phrygie, mais la raison on la retrouve toujours dans son Ode à Mécène, «l'honneur des chevaliers» : «J'ai toujours craint d'élever la tête et d'attirer les regards. Plus on se refuse, plus les dieux nous accordent. Transfuge du parti des riches, je passe joyeux et nu dans le camp de ceux qui ne désirent rien : plus libre et plus fier avec le peu que je possède, que si j'entassais dans mes greniers toutes les moissons de l'infatigable Apulien, pauvre au milieu de mes richesses.

«Un ruisseau limpide, un bois de quelques arpents, des moissons fidèles me font un sort plus heureux que celui d'un opulent consul de la fertile Afrique. Ce n'est pas pour moi que les abeilles de la Calabre butinent leur miel, que le vin de Formies vieillit dans l'amphore, que les brebis de la Gaule nourrissent leurs épaisses toisons ; mais j'ignore les tourments de la pauvreté, et si je voulais davantage, Mécène, tu me le donnerais.

«Tout désirer, c'est manquer de tout : heureux à qui d'une main économe, les dieux ont accordé le nécessaire ! »

Je veux, Pargas, tresser à ce poète une couronne, où au pampre du Céphise, je mêlerai le laurier latin.

C'est d'ailleurs le temps des pampres : Voici Septembre aux dattes d'or.

Beau septembre du cœur, amoureuse sagesse...

Contemple avec amour les flottantes collines,

Ces épaves du soir sur l'océan des jours ;

Dormeur environné d'apparences calines...

Quel dieu t'a donc promis des heures plus réelles ?

Quel froment te faut-il pour apaiser ta faim ?

Ainsi chantait, sur la lyre romantique, le doux O. W. Milosz, dans la Nouvelle Revue française de Décembre 1911. Vous souvenez-vous de ce beau poème intitulé : «Le Consolateur » ?

D'Europe retournent les cailles et de la mer montent les nuages. Que je les aime, quand je les vois, si blancs, passer. Ils font, à peu près, sur les eaux, la même ombre que celle que le bonheur fait sur la vie. Mais on n'a pas le temps de s'asseoir que le nuage s'est enfui. Les plus beaux dont je me souviens, sont ceux qui l'autre dimanche, en grand silence, sur la rade d'Aboukir, s'étendaient.

Ah ! comment parlerais-je d'un si charmant voyage si ce n'était pour vous, Pargas, que j'écris ! Pour vous et quelques-uns, ceux qui m'aiment, ceux qui, sans effort, me comprennent. Eh, à quoi sert d'écrire pour les autres ! Le ferais-je si je le pouvais ?

Sur toutes les places des grandes villes que je me suis ennuyé ! A Milan, j'ai vécu trois journées sans couleur, mais dans les ruelles de Florence et le long des canaux endormis de Venise, quelle riche mélancolie. Ma vraie patrie c'est le désert partout où je l'ai rencontré. Et, sans doute, aussi l'ombre, la grande Mère commune.

Pourtant, le soleil sur Aboukir, que je l'aimais ! On part le matin et, tout de suite, c'est Zaharieh, Zaharieh mollement appuyé près du lac immobile, El Souk à l'ombre de sa vigne, les champs de bananiers aux vertes voiles et Ghabrial aux fiers palmiers. Qu'on les voit bien, de la mosquée, se balancer au fond du ciel sur la blancheur des nuages. Mais le désert de Siouf, le minaret sur la colline, jamais je ne l'ai vu si beau ! Que d'or sur toute la terre, jeté à profusion.

Paul Fort, que vous chantiez au bord du puits de Mandara :

«Un petit cimetière ouvre une heure éternelle».

Les dattes, encore vertes, par régimes, comme dans leur chevelure des bijoux de bédouines, pendaient au bout de leurs cheveux.

Mais lorsque j'arrivais à Aboukir, et dès que j'eus gravi la montagne sableuse, j'eusse voulu, comme le dit Flaubert : «me coucher tout à plat sur la terre, pour la sentir contre mon cœur». La rade d'Aboukir, le vent sur les collines, les vallons à leurs pieds couverts de clairs ombrages, au loin le fort Ramleh et la mer sans limite, les pêcheurs sur la plage, travaillant aux filets, que tout cela, Pargas, habite ma mémoire du plus beau paysage que je n'ai vu jamais. Je fus l'après-midi à ces mignonnes îles qui ferment cette baie d'un délicieux bouquet.

Et permettez-moi, de vous offrir, Pargas, cette petite fleur que j'en ai rapportée.

Elle sera, au milieu de mes lettres, comme une algue marine ou comme une branche de muguet. C'est la fleur des poètes : Horace l'eut aimée.

Vous lui préféreriez, peut-être, ce vent qui, l'autre jour, soufflait au sommet du Grand Phare. J'y étais et je pensais à vous. Je me disais que vous étiez, là-bas, vers l'Est, au pied de ces collines qui me fermaient la vue. Entre la montagne et la mer Alexandrie soupire au bord de son lac expirant. Mais appuyé au garde-fou de cette plateforme, comme le cœur grandit ! Ne sera-ce point là d'ailleurs, un endroit aussi illustre, demain, que la tour du Vieux Pharos ? Puisque M. Gaston Jondet, de cette hauteur, a découvert sous l'eau où elles dormaient, les antiques ruines ignorées des premiers ports de Pharos dont nul auteur n'a parlé. Connaissez-vous son livre par l'Institut du Caire si heureusement édité : «Les Ports submergés de l'ancienne Ile de Pharos» ? L'auteur nous y donne, sous une forme claire et concise, le relevé des travaux qu'il a exécutés en s'entourant «de toutes les garanties que réclame la méthode scientifique», et qui l'ont aidé à remonter «de l'état actuel à l'état ancien».

Des plans précis, en couleurs, aux teintes harmonieuses de la mer dont ils portent le nom, établissent d'une manière irréfutable, l'existence, à une époque inconnue, de nombreux havres protégés des vents et de la houle du large par un système ingénieux de môles et de quais. Par les matins d'hiver, lorsque l'eau est le plus limpide, on peut encore apercevoir les joints des blocs de maçonnerie qui les constituent. Au temps des Pharaons, avant les Ptolémées, toute une flotte a pu dans ces bassins tenir. L'œil s'attarde avec plaisir aux contours ressuscités de ces illustres rivages et vers le rayonnement fabuleux des anciens siècles, l'esprit fuit.

«C'est, me disait-il, un jour, une piste que je donne à ceux qui voudront y courir». Il y a là, certes, bien autre chose : toute une révélation du passé.

Ni Hérodote, ni Strabon, ni Massouïdi, ni Makrizi ne nous ont parlé de ces digues, que sous la nappe marine, leurs yeux n'ont pas su distinguer et dont la submersion est due, selon M. Gaston Jondet «à l'affaissement et au glissement des dépôts nilotiques et littoraux sur le substratum solide».

Les travaux découverts par cet érudit ingénieur dépassent en importance ceux des Pyramides et «la colossale conception de brise-lames rectilignes de plus de deux kilomètres de longueur impose à l'esprit un rapprochement obligé avec les majestueux alignements rectilignes de Thèbes et de Karnak». L'idée m'en est venue que ce n'est probablement pas Alexandre qui a fondé Alexandrie. Il ne fit que la rebâtir. Nous devons retoucher sa Légende. Je suis fier, Pargas, de vous dire, qu'au relevé de ces ouvrages mon frère a contribué.

Voici déjà plusieurs mois que ce livre a paru et personne n'en parle. Décidément, c'est à désespérer de ce pays... comme des autres.

Et pourtant que tu es belle à l'ombre de tes palmes, Égypte, terre de grandeur, vaste moisson fauchée !

LE MEX, 1917.

Votre
HENRI THUILE

X

Le vent, comme un grand oiseau blessé, tourne autour de ma maison. A mes vitres vient heurter le bout de son aile. Que me veux-tu, noir compagnon ?

Que de choses, Pargas, que de choses, il y a qui m'appellent ! Je vois, sur une mer démontée, des forêts de bambous, Serendïb, la verte Taprobane, marcher dans son pagne d'indienne. J'eusse aimé vivre là où je n'ai jamais été. Sur la mer des Sargasses, à Samarkand, à l'île des Rois, dans un vieux port de Chine, à Tahiti où les femmes sont belles. Serais-je, comme le dit Abou-Temmân, le petit-fils d'El-Khidr, le Juif Errant ? «D'autres ont leur demeure fixe en quelque lieu. Moi, j'ai pour séjour le dos des chameaux tachés de blanc. Je me suis tant enfoncé à l'Occident que j'ai perdu le souve-

nir de l'Orient, et je me suis tant avancé vers l'Orient que j'ai oublié l'Occident».

Pourquoi ne suis-je pas tranquille, pourquoi ne resterais-je pas ici ? La nuit, n'est-elle pas assez belle ? On voit briller la pointe d'Ajamy. Qu'ai-je à faire des plaines de corail où les jets d'eau frémissent, des champs illimités blanchis des os des voyageurs ? A quoi bon cette sève inutile et ce regain d'activité ? Est-il rien qui justifie la peine de bouger le petit doigt ? Todo es nada, dit le vieux proverbe espagnol et n'ai-je pas lu dans le Bhâgavata Purâna :

«Ni le ciel le plus haut, ni l'empire de toute la terre, ni la grandeur suprême, ni la royauté des régions infernales, ni les dons sur-naturels du Yôga, ou l'exemption à jamais des renaissances, rien n'excite les désirs de ceux qui se prosternent dans la poussière de tes pieds.

«Salut à toi qui es le Temps, le nombril du Temps et le témoin des membres du Temps ; le Tout, le témoin du Tout, l'auteur et la cause du Tout ;

«A toi qui es l'âme des éléments subtils et des éléments grossiers...

«Salut à Celui qui est la racine de la preuve, qui a la sagesse en partage, qui est la matrice de la Science ; salut, salut à Celui qui agit et qui s'abstient d'agir, à Celui qui est le Vêda.

«Salut à toi, dont les yeux sont un mystère et dont la puissance éclate en toutes chose ; salut à toi, Hrichikêça, ô Dieu solitaire, ami du silence ! »

Cherchons seulement, Pargas, pour entendre à notre aise le vieux sage, une caverne sans rumeur sur ce rivage dédaigné. Il m'importe peu, après tout, que le vent me traîne ou que j'aille plus vite que la feuille qu'il secoue. La vitesse n'est une chose désirable que pour ceux qui sont pressés. D'autant plus que le but est le même, et chacun y arrive à son tour. Choisissons pourtant, si vous le voulez, une caverne où il y ait une fenêtre. Ne serait-ce que pour apercevoir encore cette région d'Alexandrie que Massouïdi a tant aimée. Il l'appelle un pays de lait et de miel. «C'est, dit-il, une terre successivement blanche comme l'argent, noire comme le musc, verte comme l'émeraude et jaune comme l'or. C'est-à-dire que, le Nil la recouvrant elle devient semblable à l'argent blanc ; quand il s'est retiré, elle est comparable au musc noir. Elle est ensuite ensemencée ; la semence ayant levé paraît une émeraude verte ; enfin la moisson mûrissante a jauni ; le sol est alors devenu pareil à l'or jaune».

Tant de splendeur, si heureusement appréciée, ne suffisait pourtant pas à distraire son esprit de Bagdad où il avait grandi, où il était né. Ha ! qui a dit que le souvenir n'était pas une invention de malheur ?

C'est une peine, dont il se plaint, que d'avoir été forcé de quitter cette ville : «Le sort nous a séparé d'elle, et la distance est grande entre elle et nous. Bien loin est notre demeure ; rares sont ceux qui nous visitent». Et il ajoute mélancoliquement : «C'est le

caractère de ce temps que de tout séparer, la condition de ce siècle que de tout disperser». Que ne revit-il aujourd'hui pour se consoler de tant d'amertume !

Bon Massouïdi avec votre barbe de neige, vous oubliez les maîtres qui vous avaient inspiré. Que n'écoutez-vous plutôt Epictète vous dire : «Lorsqu'un homme peut penser à tant de choses et qu'il voit le soleil, la lune, les étoiles, qu'il jouit de la terre et de la mer il n'est ni solitaire ni même délaissé».

Et puis, la solitude, n'est-ce pas une amie, la plus fidèle, et qu'on retrouve quand toutes nous ont quitté ? Peut-être qu'elle a des gestes un peu brusques, même sévères et un visage sans beauté. Mais elle est discrète et fidèle, c'est une grande qualité.

Ce n'est pas un reproche que je voudrais vous faire, mais il me semble que vous y manquez, Pargas. Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu.

Vous savez que Francis Jammes vous attend, comme un blanc lapin posé sur mes rayons, derrière les vitres de ma bibliothèque, ayant pris l'horizon pour chapeau.

«Pourquoi suis-je si jeune, pourquoi dans mon cœur frais
Y-a-t-il comme un frisson de soir aux noisetiers?...»

Oui, pourquoi ?

Je vous serre la main.

HENRI THUILE

LE MEX, 1917.

SLAVA SLAVNAYA.

Comme tous les soirs. Très loin du monde, dans la modeste chambre aux murs d'un bleu très pâle, couverts de gravures, de portraits déjà effacés, de colliers de perles de verre irisé, couleur de turquoise et d'ambre, ils causent. L'atmosphère est tranquille. Sereins et calmes sont leurs visages où chaque jour se grave plus profonde l'empreinte de la vie de la douleur. Légèrement penchée elle dit des choses graves en souriant. Non qu'elle soit heureuse. Depuis toujours, le bonheur — cette illusion des consciences plates et médiocres l'a fuie ; — mais parce qu'elle a la paix du cœur.

A mesure qu'il l'écoute, il sent ses nerfs se détendre, une douceur s'infiltrer en lui. Ils ont vécu de longs soirs pareils... ils en vivront combien d'autres, que seuls différencieront le son de sa voix, la nuance de son âme. Elle qui a aimé parler à des inconnus, beaucoup, le plus grand nombre d'inconnus, s'est prise à aimer lui parler... Détrompé depuis longtemps des voix flatteuses, enjôleuses et vénales, il s'est pris au charme de l'entendre...

Toc... toc... toc... Rapide elle s'est levée pour ouvrir